

Paul était en proie à une fièvre ardente. Les nègres le veillaient avec inquiétude et ne comprenaient pas les mots incohérents qu'il prononçait, même ceux qu'il disait dans leur langue. Il délirait.

Cependant l'un d'eux, un vieillard, dit, après avoir longuement examiné le malade :

— Le bon fétiche a la maladie de la terre, son sang est échauffé par les esprits qui sortent des marais, il faut le soigner. Ne le quittez pas, mes enfants, veillez-le, je connais une plante qui guérit ce genre de maladie, je vais la cueillir. Pendant mon absence, ramassez du bois que j'allumerai à mon retour et que vous disposerez en cercle au bord de l'eau.

Le vieillard sortit et revint peu de temps après avec une brassée d'herbages. Il fit déposer Paul au centre du cercle et plaça les herbes sur les branches d'arbres arrangées comme il l'avait prescrit. Il les enflamma et avec une jatte il puisait de l'eau qu'il versait sur le feu pour en obtenir la vaporisation rapide.

Ce nuage de vapeur qui entourait le malade lui procura un soulagement instantané. Ce mode de traitement, qui remonte à la plus haute antiquité, est en usage dans un grand nombre de localités où la civilisation n'a pas encore pénétré.

Pendant que les noirs étaient absorbés par les soins qu'ils prodiguaient au malade, Ikilo, qu'ils avaient momentanément oublié, n'était pas demeuré inactif. Les fers qu'il avait aux pieds lui laissaient les mains libres. Il s'était trainé dans un coin pour être moins en vue et s'efforçait de débarrasser ses jambes de leurs entraves. L'engin, dont les noirs ne connaissaient pas l'emploi, avait été mal scellé. Ikilo, après plusieurs tentatives réitérées, se vit libre. Il se mit à ramper, puis, quand il fut à une certaine distance de la tente, il bondit hardiment en avant.

Il avait, comme tous les hommes qui vivent de la vie sauvage, l'instinct des directions. Il chercha à s'orienter et finit par déterminer la situation du point qu'il se proposait.

Il voulait gagner l'endroit où ses hommes avaient quitté son ennemi. Il les rejoignit après une course soutenue de quelques heures. Ce

fait pourrait paraître exagéré, si l'on ne savait pas que certains coureurs, au service de chefs arabes, font jusqu'à soixante kilomètres sans s'arrêter, au pas gymnastique; qu'ils suivent les meilleurs mulets en courant, qu'ils prennent part aux fantasia de chameaux qu'ils suivent en tenant l'étrier du maître d'une main et un drapeau à ses couleurs de l'autre. Jamais un chef arabe, soit qu'il aille en visite dans la ville, soit qu'il explore la campagne en temps de guerre, ne marche sans ses coureurs. Certains d'entre eux ont pour spécialité les longues marches rapides; ils vont porter au loin les nouvelles importantes et font le service des missives de guerre; il en est, parmi eux qui fournissent des traites de deux cents kilomètres sans relais. Le coureur d'Abd-el-Kader est resté célèbre entre tous; les annales de la conquête de l'Algérie mentionnent maintes fois ses prouesses.

Lorsque Ikilo rentra parmi ses noirs, ils se reposaient. Il répondit évasivement aux questions qui lui furent adressées: son but était de sonder les dispositions d'esprit actuelles de ses hommes. Ils étaient peu flattés de leur nouvelle situation. Ils avaient obéi à Paul par peur. C'était ce que la tribu contenait de plus perfide, de plus lâche, de plus disposé aux actes criminels.

Ils n'aimaient point Ikilo, mais ils détestaient le blanc. Ils pouvaient espérer l'assouvissement de leurs désirs en compagnie de l'officier; ils pouvaient, grâce à lui, vivre aux dépens de leurs semblables, tandis qu'ils se sentaient réduits au travail honnête sous la main de Paul.

— Ce fétiche n'est pas aussi puissant qu'il l'affirme, dit Ikolo, car il n'a pu éviter les mauvais génies de notre terre. Il a voulu lutter contre eux, ils l'ont terrassé.

— Pourquoi? comment? où? quand? demandèrent ensemble les noirs.

Ikilo parla longtemps. Il expliqua, en l'aggravant, l'état de son ennemi; raconta comment il avait été enchaîné, comment il s'était délivré et finalement se donna de faux airs de sortilège.

Les noirs ne perdaient pas une de ses paroles. Il reprenait son ascendant sur eux. Il continua en disant que le fétiche blanc avait des idées extravagantes; qu'il voulait supprimer les chefs, qu'il défendait le plaisir, la boisson; les danses, qu'il n'admettait pas que les puissants se fissent servir par des esclaves; enfin, au dire d'Ikilo, le blanc avait des principes absolument contraires à ceux que professe la race noire.

Il y eut un mouvement d'indignation et de révolte. Ikilo en profita

pour parler de vengeance. Il dit à son grossier auditoire qu'il était facile de s'entendre avec Boukra et qu'il valait cent fois mieux être négrier riche et posséder toutes les jouissances, que vivre misérablement en cultivant la terre.

Sa proposition, habilement développée, convainquit les nègres qui avaient toutes les dispositions voulues pour le mal.

Ikilo, les voyant ainsi préparés, se proposa comme chef de bande et offrit comme premier fait d'armes d'aller surprendre et tuer le blanc et ses compagnons.

Le butin était tentant, l'affaire ne présentait ni dangers, ni difficultés. Les bandits se levèrent simultanément, comme mus par le même ressort. Ils suivirent sans hésitation Ikilo qu'ils acclamèrent pour chef.

Ils arrivèrent en vue du campement de Paul. Le camp était désert. Les nègres étaient sous bois à la recherche d'herbes pour un nouveau bain de vapeur; d'autres chassaient pour le repas commun.

Le moment était favorable. Ikilo lança ses hommes. Ils ne purent s'empêcher de pousser leurs cris de guerre qui n'étaient que des hurlements féroces.

Paul, quoique très faible, était remis de son premier accès de fièvre. Dès qu'il entendit les vociférations des nègres, il sortit pour en connaître la cause.

A peine fut-il aperçu qu'une grêle de flèches et de balles sifflèrent à ses oreilles. Il se hâta de se réfugier derrière un gros arbre qui était non loin de lui et commença un feu roulant avec son revolver. Il lui restait encore plusieurs coups à tirer, lorsqu'une balle vint le frapper en pleine poitrine. Il s'affaissa au pied de l'arbre. Ikilo et ses noirs s'élancèrent pour achever le blessé.

Au même instant Nmolo et ses hommes, qu'avaient également attirés les cris et les coups de feu, arrivaient au secours du frère de Catherine. Tous ou presque tous étaient armés de fusils. A la vue des traîtres, les arcs et les fusils partirent pour ainsi dire seuls. Les dix projectiles lancés dans la masse compacte des bandits y firent une sanglante trouée et y jetèrent la panique.

Nmolo, qui ne manquait pas d'intelligence, voyant l'effet que produisait son intervention, entraîna ses hommes en leur commandant de recharger leurs armes. Tout à coup, reconnaissant Ikilo, il lui envoya une balle entre les épaules. Ce fut un coup de foudre pour les assaillants qui disparurent comme une nuée de corbeaux effarés.

Le vieux noir, qui avait coupé à sa façon l'accès de fièvre de Paul, s'approcha du blessé et inspecta ses plaies.

— Enfants, dit-il en se relevant, s'il en revient c'est qu'il est réellement d'une nature bien supérieure à la nôtre. La blessure que je viens de constater doit avoir des suites fatales ; la balle est entrée par le côté droit de la poitrine et est sortie par l'épaule du même côté.

Les nègres étaient vivement émus, mais tout à coup Nmolo eut un ressouvenir.

— Le fétiche a dit qu'au lieu de donner la mort Ikilo donnerait la vie aux bons ; Ikilo n'existe plus, sa vie doit donc servir à rappeler celle du bon maître, s'écria-t-il.

— Mais comment faire ce miracle ? demanda le vieillard qui avait nom Loufou. La vie est-elle dans le cœur, dans la tête, dans la poitrine, dans l'abdomen ?

— Puisque quand on est mort on est glacé et que quand on vit on est chaud, c'est donc que la chaleur est la vie, remarqua Nmolo. Puisque Ikilo est froid et mort, il faut le réchauffer et appliquer ses cendres brûlantes sur les plaies de notre bon fétiche.

— Je ne sais si c'est ainsi qu'aurait travaillé le blanc, mais je sais que la chaleur est bonne pour prévenir la mort. Lorsque l'on s'est blessé et que l'on perd du sang, il suffit, pour arrêter l'hémorragie, de serrer sur la plaie un bâton résistant et fortement chauffé.

— Eh bien, faisons de même, dirent ensemble plusieurs nègres ; si ce moyen est bon pour nous, il peut avoir la même efficacité pour le blanc qui nous intéresse.

Personne ne répliquant, ce silence fut pris pour une adhésion. Le cadavre d'Ikilo fut placé sur un bûcher. A mesure que le corps se consumait, les cendres en étaient recueillies dans de petits sachets d'étoffe et appliquées brûlantes sur les trous faits par la balle à la poitrine et à l'épaule de Paul.

Cette médication primitive produisit un prompt effet.

Les blessures se fermèrent.

Les effets de cette cautérisation pouvaient être plus dangereux que les blessures elles-mêmes. C'était à la nature du fétiche d'agir. Mais pour le présent, il n'y avait plus à redouter aucun épanchement sanguin.

Nmolo, qui méditait en regardant ce traitement, communiqua ses réflexions aux noirs qui l'entouraient.

— Nous ne sommes pas éloignés du village d'un de mes amis, leur dit-il; je sais trouver là une bonne case et du repos pour notre maître; il faudrait l'y porter. Mais j'ai réfléchi que les pas des porteurs pourraient l'exposer à des secousses douloureuses. Au lieu de le porter à bras, il vaudrait mieux le faire glisser doucement sur la rivière, ce qui est facile. Nous allons couper des branches d'arbres que nous attacherons ensemble pour former une claie sur cette claie nous placerons une épaisse couche d'herbes desséchées. Ce sera pour le blessé un mode de transport très doux, cette épaisse



D'ÉNORMES MASSES DE GRANIT SE DRESSAIENT ÇA ET LÀ. (P. 411)

couche d'herbes lui tiendra lieu de lit que le cours de l'eau emportera doucement et sans cahot.

Nmolo qui en sa qualité de chef pensait à tout, prévint aussi un retour offensif des traîtres aidés de quelques mauvais garnements des villages voisins. Il fit tracer de fausses pistes comme il l'avait vu faire précédemment.

La nuit était venue. Le radeau flottait silencieusement dans l'ombre. Trois heures plus tard on s'arrêtait sur la rive confinante au village que l'on s'était proposé d'atteindre.

Toula, qui avait marché rapidement, était arrivé à l'endroit où Paul avait divisé ses hommes en deux bandes.

— Que signifient ces traces ? se demandait le nouveau roi. Ce ne sont que des empreintes de pieds de nègres, je ne vois aucune trace de chaussures de blanc.

Après s'être recueilli un moment, il ordonna à ses coureurs de relever les diverses pistes qu'il avait sous les yeux et de lui faire connaître le plus vite possible le résultat de leurs investigations.

Après avoir attendu avec impatience, il les vit enfin revenir et conclut de ce qu'ils lui rapportaient que le bon fétiche, qui avait hésité d'abord sur la direction à suivre, s'était décidé à marcher en ligne directe.

Toula fit de même avec ses noirs, poursuivi néanmoins par cette pensée : que son protecteur avait tout à craindre du traître Ikilo. Aussi pressa-t-il le pas et garda-t-il cette allure pendant le reste de la nuit. Enfin il arriva sur le terrain où l'engagement avait eu lieu.

Le sol était couvert de plusieurs cadavres, il retrouva les restes du bûcher et des débris humains carbonisés.

Les nègres, à cette vue, pensèrent qu'il y avait eu là une scène d'anthropophagie. Ils craignaient de se voir assaillis et massacrés à leur tour.

Toula, que l'ignorance rendait poltron et dont le cœur était incapable d'un dévouement prolongé, partageait les inquiétudes de ses sujets. Il se disait que ses vingt hommes ne pourraient soutenir le choc de la tribu qui avait osé attaquer le fétiche ; que celui-ci, qui avait le pouvoir et la science, avait sans doute puni les traîtres en les abandonnant et en les livrant à des anthropophages. Enfin, emporté par sa superstition et sa crédulité, il se figura que son protecteur avait écarté tout danger et qu'il avait pris la bonne voie.

Toula, dont l'esprit indolent se refusait à de plus longues réflexions, reprit le chemin de son bivouac où il retrouva Henri à bout de patience et près de partir lui-même.

Après avoir écouté le récit de Toula, récit diffus, obscur, mensonger, contradictoire, Henri, dominé par le désir qu'il avait de revoir sa fiancée, finit par croire que Paul avait pris un bon chemin et qu'il suivait un cours d'eau allant vers le nord.

Il pensa qu'il lui serait facile de conduire Catherine et ses compagnons vers cette rivière qui était un chemin tout tracé ; qu'il fallait les rejoindre au plus vite, qu'il était éloigné d'eux depuis trop long-

temps déjà et que cédant à l'inquiétude ils finiraient par le chercher lui-même; qu'au lieu de se rejoindre, chacun s'égarerait et se disperserait davantage, ce qui amènerait de nouvelles complications dont les conséquences pourraient être désastreuses des deux parts.

D'autres soucis venaient encore l'assaillir. Que dirait-il, cependant, si, en rentrant au camp, il ne retrouvait pas le frère près de la sœur? comment expliquerait-il son absence prolongée? comment justifierait-il sa blessure? comment rassurerait-il à l'endroit du frère dont il ne pouvait donner aucune nouvelle?

De quelcôté qu'il se tournât, il ne voyait que de douloureux embarras pour lui. Il ne savait de quelle façon sortir de cette cruelle situation. Il avait un cœur trop loyal, trop franc, trop généreux, pour chercher à y échapper par des moyens évasifs, par le silence ou par le mensonge.

Rester près de Toula était impossible. Il poussa un profond soupir et remit son sort entre les mains de l'aveugle hasard.

Il s'installa tristement sur le chameau de Susse et partit.

Susse suivait à pied. Il avait obstinément refusé de monter en croupe.

LVIII

LE PHARE DE L'AVENIR

Le lendemain du départ d'Henri, Catherine et ses compagnons allaient vers le nord.

La jeune fille était triste et silencieuse; Criquet faisait d'inutiles efforts pour la distraire.

Le terrain s'accidentait, d'énormes masses de granit se dressaient çà et là, le sol s'appauvrissait.

On avançait lentement et péniblement.

Von Ruff ne perdait aucun détail, il admirait les gigantesques masses rocheuses, les sombres et majestueux accidents du paysage qui se déroulait au loin.

Criquet allait en avant, pestant contre ce maudit pays.

— Toujours au nord, grommelait-il, c'est vite dit, mais sur ces satanés pavés nos bêtes ne laissent pas de traces; mes croix, nécessairement trop espacées, sont de mauvais poteaux indicateurs, et les pierres deviennent de plus en plus nombreuses. Nous allons entrer